

Nom :
Prénom :

Date :
2^e Commune B, D

Dossier de religion catholique – 1^{er} envoi

Ce 1^{er} dossier de religion catholique va te permettre de réinvestir et d'approfondir tes nouvelles connaissances sur le thème de notre 1^{er} parcours : « Comment briser la spirale de la violence ? ».

➔ Avant de répondre aux questions suivantes, lis attentivement le dossier « SOS VIOLENCE » qui suit aux pages 3 à 7. Pour t'aider à comprendre le texte, n'hésite pas à rechercher au dictionnaire les mots soulignés.

1. Comment un agresseur choisit-il sa victime ? Explique.

.....
.....
.....
.....
.....

2. Quel est le sentiment ressenti par une personne rackettée ? Explique.

.....
.....
.....
.....
.....

3. Comment en finir avec le racket ? Quelles solutions s'offrent à la victime ? Explique.

.....
.....
.....
.....
.....

4. Que peuvent entraîner les insultes à répétition ?

.....
.....
.....
.....
.....

Nom :
Prénom :

Date :
2^e Commune B, D

Dossier de religion catholique – 1^{er} envoi

5. Au lieu d'insulter une personne qui te manque de respect, que peux-tu faire ?
(2 choses)

.....
.....
.....
.....
.....

6. Si tu as été agressé sexuellement, peux-tu en parler à n'importe qui à l'école ?
Explique.

.....
.....
.....
.....
.....

7. Un élève victime du phénomène de rejet, peut-il s'en sortir seul ? Explique.

.....
.....
.....
.....
.....

INSULTES, BASTON, HUMILIATIONS... PARFOIS
C'EST DUR LA VIE AU BAHUT ! VOICI COMMENT ÉVITER LE PIRE.

SOS VIOLENCE À L'ÉCOLE

RACKET

« **C** hanti-mé ton portable ! Tu m'le prêtes deux zgondes ! » D'habitude ce genre de phrase ne fait ni chaud ni froid. Sauf si c'est Igor, dit « le Tueur », qui la prononce. Lui, il prend, mais ne rend jamais. Tout a commencé avec les Twix à la récré. Bon, on a voulu être sympa et lui en faire cadeau. Depuis, la trousse y est passée, la moitié de la garde-robe, l'argent de poche, et même les thunes des parents... Comme ils travaillent beaucoup, ils ne se rendent compte de rien. Au moins, ils ne posent pas trop de questions. Sinon, il faudrait leur raconter des bobards. Déjà que l'on n'est pas très fier d'avoir dû leur voler 15 euros la semaine dernière... Bien sûr, le portable, on n'a pas envie de s'en séparer. Mais comme Igor n'hésite pas à donner des coups pour obtenir ce qu'il veut, on s'exécute sans broncher. Vivement que ça s'arrête, parce qu'on est mort de



Racket ou tentative

Nombre de cas déclarés à l'école
2003-2004
NATIONS - OLIVIER CHARDONNEL

trouillé. Du coup les notes sont en chute libre, et ça fait hurler les parents qui passent leur temps à nous dire : « Si tu as envie de finir sur une voie de garage, continue comme ça ! » Bref, depuis la rentrée, c'est l'enfer.

Bonne nouvelle, Igor n'existe pas. Mauvaise nouvelle, cette mésaventure peut arriver à tout le monde ! Cela s'appelle du racket et, en 2004, plus de 1 800 élèves ont signalé

qu'un qui a peur de lui. La peur, une complice indélébile pour le racketteur. « Dès que le racketteur est en ma présence, j'ai une boule dans l'estomac : c'est ce que l'on appelle l'angoisse. Je vais me sentir paralysé et incapable de me défendre. Et comme je n'arrive pas à me confier, parce que j'ai honte de passer pour un faible ou une « balance », je vais envoyer des signaux de détresse, comme arrêter de manger, perdre du poids, le sommeil ou au contraire dormir tout le temps », explique Richard Radondo, psychologue scolaire à Marseille. Mais, avant d'en arriver là, il y a moyen de briser le cercle vicieux de la peur.



EN FINIR AVEC LA LOI DU SILENCE !

Pour stopper l'engrenage de la violence, il n'y a qu'une solution : l'intervention de la justice. Compter sur l'agresseur pour faire cesser le supplice ? Rien de plus risqué. L'auteur d'un racket exige toujours plus. Mais lorsque monsieur le juge s'en mêle, son petit business peut lui coûter très cher : jusqu'à trois ans de prison et 45 000 euros d'amende. Il est donc indispensable que les adultes s'en mêlent...

« Quand on est victime d'un racket, il ne faut pas jouer les superhéros. Si on nous demande notre portable, on obtempère. L'agresseur peut très bien cacher un cutter dans sa poche, paniquer parce qu'on lui résiste et s'en servir », conseille Éveline Guéguan, officier de police au commissariat du 20^e arrondissement de Paris. Pas très glorieux, certes. Mais, au moins, on s'en sort sain et sauf. C'est après l'agression qu'on doit agir. Et ce, dès les premières menaces. Surtout ne pas se murer dans le silence. Même si l'agresseur a prévenu : « Si tu me balances, j'te tue. » La menace fait partie de sa stratégie. « Les racketteurs que l'on reçoit ont beau être des petits caïds, confirme Éveline Guéguan, ils sont avant tout des enfants. Lorsque, à 14 ans, ils se retrouvent en garde à vue avec des SDF qui sentent mauvais, que leur pantalon leur tombe aux chevilles parce qu'on

66 N'essayez pas de jouer
au superhéros ! 99

en avoir été victimes. Bien sûr, chaque histoire est différente. Mais elles ont toutes un point commun : l'agresseur s'en prend à quelqu'un qui lui semble fragile. Un plus petit, un timide ou un nouveau sur lequel il pourra exercer son emprise. Au départ, il tâte le terrain. Exemple : Igor vole un stylo dans la trousse de Benoît, qui baisse les yeux et se met à blêmir. Bonne pioche pour Igor : il a trouvé quel-

DOSSIER

DES CHIFFRES ALARMANTS

La violence au collège ? Les garçons prennent la tête aux filles, se bastonnent, s'insultent dans les couloirs, les « petits 6^e » se font racketter à la sortie, les profs sont à cran... Normal, quoi ! Justement, c'est bien ça la problème : la violence s'est banalisée. Les adultes ont sans doute trop laissé faire. Résultat, elle a explosé. En 2003-2004, les chefs d'établissement ont signalé 81 365 actes de violence. Soit une quinzaine par école. Et une augmentation de 12 % par rapport à l'année scolaire précédente ! Les chiffres sont tellement alarmants que le ministère de l'éducation nationale a décidé d'agir. Désormais, chaque école, collège et lycée disposera d'un policier attitré dans le commissariat le plus proche. En cas de pépin, c'est lui qui intervient. Il peut aussi décider de renforcer les rondes à la sortie de l'école, d'organiser des opérations de prévention en classe, etc.

AGLINE KEIL



... les a privés de ceinture, comme le veut le règlement, ils réagissent en enfants, pleurent et appellent leur mère. Même si, une fois sortis, ils mentent en roulant des mécaniques : « Moi, les keufs, même pas peur, j'les ai déchirés ! »

PARENTS, PROFS, AMIS : FAITES LEUR CONFIANCE !

Le meilleur réflexe, en cas de racket, c'est d'en parler le plus vite possible à un adulte. Qu'on soit victime, ou seulement témoin. Même si on a juré de ne rien révéler. À l'école, on fonce chez le conseiller principal d'éducation, le CPE. On lui décrit la scène que l'on vient de vivre, sans omettre de citer le nom de l'agresseur. Le CPE n'est pas disponible ? Tant pis. On insiste ! Il ne nous croit pas – il faut dire que l'on est loin d'être un saint... – alors on cherche un prof pour lui en parler. Les adultes qui assurent, ça existe. Pas d'inquiétude : ils n'iront pas voir l'agresseur pour lui dire : « Comme cela, Igor, il paraît que vous rackettez vos petits camarades ?

Ce n'est pas bien, ça ! » Ce serait le dernier service à rendre à la victime, qui risquerait ensuite de se faire casser la figure à la sortie, et ils le savent. D'ailleurs, si on le leur demande, ils s'arrangeront pour nous faire accompagner sur le chemin du retour à la maison. Après une agression, en effet, on ne doit pas rester seul. On peut aussi demander l'aide des copains.

Enfin, il faut prévenir les parents. C'est peut-être le plus difficile : non seulement on leur a menti pour satisfaire l'appétit d'Igor mais, en plus, on a peur de les décevoir. Alors, un scoop : on a rarement vu des parents cesser d'aimer leurs enfants pour des histoires de racket. En outre, pour eux, c'est l'occasion ou jamais de se valoriser et de faire oublier qu'ils rentrent tard le soir. Donc pas de scrupules, on raconte tout. Et on leur dit de lire *Science et Vie Junior* qui conseille d'aller porter plainte : c'est la seule manière de lutter efficacement contre le racket.



Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004 *

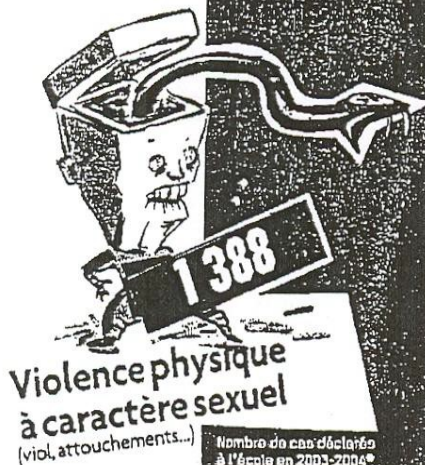
AGRESSIONS SEXUELLES

Au départ, c'est juste une simple brimade. Une fille passe et l'un des garçons de la bande lui lance : « Comment t'es bôdônnée, toi ! » Classique. Bien sûr elle fait mine de ne pas avoir entendu. Et là, elle se voit gratifiée d'un : « Tu pourrais répondre quand on te fait un compliment. Tu te prends pour qui ? » Viennent ensuite les insultes, les inscriptions injurieuses dans les toilettes, du genre « Sabrina, la p... », suivies du numéro de téléphone, les dessins porno glissés dans une poche de sac ou de blouson, les gestes obscènes...

NON, CE N'EST PAS NORMAL DE SE FAIRE INSULTER !

Ben quoi, pensent certains, tout ça n'a jamais tué personne ! « Cela fait partie de ce que nous appelons les violences à bas bruit. Souvent les adultes passent complètement à côté. Soit parce qu'ils s'y sont habitués eux aussi, soit parce qu'ils n'en sont pas les témoins. Il est vrai qu'elles sont moins spectaculaires que d'autres phénomènes comme le racket, par exemple », explique Victor Zibelberg de l'association Jeunes violences écoute. Pourtant ce harcèlement fait des ravages. La victime culpabilise la plupart du temps, se demande ce qu'elle a bien pu faire pour subir de telles grossièretés. Et à force de s'entendre répéter qu'elle l'a bien cherché, elle finit par être déboussolée, a honte, se sent sale... « L'insulte à caractère sexiste constitue la première et la plus banale des violences sexuelles. Elle peut entraîner des conséquences psychologiques gravissimes pour celles et ceux qui en sont victimes, comme la perte de l'estime de soi », analyse Richard Redondo, psychologue scolaire.

Au fond, peut-être faut-il le rappeler, cette maltraitance des filles par les garçons que l'on nomme sexisme est une forme de racisme. C'est un rejet de l'autre basé sur des préjugés d'ordre sexuel plutôt que culturel. Le gros problème, c'est que cela choque moins. Ainsi, si on dit : « Les Arabes sont voleurs » ou « Les juifs sont radins », non seulement cela fait bondir tout le monde, à juste titre, mais, en plus, on risque des poursuites judiciaires. En revanche, n'importe qui peut tenir des propos insultants sur les filles comme : « Les meufs, c'est toutes des (Biiiiiiiiiiiiip) », sans provoquer d'émeute et sans même craindre un procès ! Il est pourtant plus que nécessaire de faire cesser cette violence verbale avant qu'elle ne dégénère...



LES CONSEILS DE SVJ

GUIDE DE SURVIE EN MILIEU MACHISTE

Face aux insultes, il faut réagir vite.

Accepter de se faire appeler « Sale p... ! », c'est donner l'autorisation à l'agresseur de nous traiter de la sorte. Et peut-être laisser la porte ouverte à toutes les formes d'abus sexuels. Il faut donc faire savoir à l'agresseur qu'on n'est pas d'accord.

Euh... concrètement, comment s'y prend-on ? Le conseil d'Alexis, militant de l'association Ni putes ni soumises, est très simple. Au lieu de baisser les yeux devant un troupeau de garçons, façon « moi-être-fille-sans-défense », on reste zen et on garde la tête haute. Exemple : on nous fait une remarque sur le mode : « T'es bonne ! » ou « Pour qui tu te prends ? » D'abord, on identifie l'auteur du propos. Puis, on passe son chemin. Enfin, on profite d'un moment où il est seul, sans être isolée soi-même (si nos amis ne sont pas loin, c'est encore mieux) pour lui lâcher ce que l'on a sur le cœur : « Au fait, je n'ai pas voulu te mettre la pression devant tes copains, mais cela me gêne vraiment ta façon de me parler. Je veux que tu arrêtes tout de suite. » En général, ça marche. Cela n'a l'air de rien, mais ce genre de répartie permet de se faire respecter sans humilier l'autre.

Au contraire, la stratégie « œil pour œil, dent pour dent » qui consiste à répliquer sur le même ton, du style



Nombre de cas déclarés à l'école en 2003-2004*

... « Bouffon, va! Sale crevard! » n'est pas toujours payante. Car on risque de provoquer une escalade de la violence qu'il sera difficile de maîtriser. Vexé, l'agresseur peut organiser des représailles. Dans certains quartiers chauds, on parle même de « viol de punition »...

FACE À UN PETIT CAÏD, ATTENTION, PRUDENCE...

Aussi, si l'auteur des propos injurieux est du genre caïd, que la communication n'est pas vraiment son fort, et qu'il insiste... On n'hésite plus et on demande à un prof ou à un surveillant de s'en mêler! Ils ont les moyens de calmer le jeu et ont l'obligation d'assurer la sécurité des élèves. En cas de menaces, ils pourront même alerter la police.

Quand les vexations dépassent le cadre verbal, que l'on a été victime d'attouchements sexuels (une main aux fesses, aux seins...) ou de viol, l'intervention d'un adulte est absolument nécessaire. Celui-ci est tenu d'agir, au risque de voir sa propre responsabilité pénale engagée et d'être poursuivi pour non-assistance à personne

en danger. Pour la victime, garder le silence, c'est s'exposer à d'autres violences et permettre à son agresseur de sévir en toute impunité. Sans doute les infirmières dans les collèges et lycées sont-elles les personnes les plus à même de recevoir ce type de révélations. Elles y ont été formées et savent réagir en professionnelles. On peut leur parler en toute confiance. Elles informent le médecin scolaire qui pourra, si besoin, se livrer à un examen gynécologique, le psychologue scolaire qui pourra orienter la victime vers une prise en charge spé-

“ Garder le silence, c'est permettre à son agresseur de sévir en toute impunité. ”

cifique (un psy), et le chef d'établissement qui signalera les faits auprès de la Brigade des mineurs. La police? Eh oui, la police! L'attouchement sexuel est un délit et le viol un crime. Et tous deux sont passibles de plusieurs années d'emprisonnement.

VIOLENCE PSYCHOLOGIQUE

Tous les jours c'est la même chose. «Schlack!» : le même petit bruit sec derrière le crâne. C'est le fameux «steack». Au début on a pris cela pour une marque d'amitié. Et puis comme c'est devenu systématique, que parfois ça fait même un peu mal, on s'est rendu compte que celui qui nous l'inflige n'a pas vraiment l'intention de devenir notre meilleur ami. Il nous prend toujours au dépourvu. Hébété, on ne sait pas quoi dire et, bien sûr, tout le monde se marre. Lorsque par malheur on se révolte, façon : «T'arrêteheul», l'autre ironise : «Oh! j'ai peur!»

Mais ce n'est pas le pire. En EPS, lors des sports collectifs, c'est l'horreur. On est toujours le dernier choisi. Et si l'équipe dont on fait partie perd, c'est clair : c'est de notre faute. Paraît qu'on porte la poisse. Avant, on avait des copains, mais, petit à petit, ils ne veulent plus nous parler. C'est comme s'ils avaient peur de devenir à leur tour «un rejeté». À la cantine, quand on veut s'asseoir avec eux, ils

qu'il y avait des tensions dans la classe, mais d'imaginer qu'on en serait arrivé là. Si seulement j'avais su, j'aurais peut-être pu m'en aller plus tôt, regrette Myriam. Eh oui, lorsqu'on devient le bouc émissaire, c'est qu'on n'a pas d'autre choix. On ne peut pas leur dire qu'ils pourraient nous aider ne le remarquent pas. Donc pas la peine d'attendre des lustres qu'un jour ils se rendent compte de ce qu'ils ont fait. On ne peut pas jouer les sauveurs et nous sorte de ce marais. On ne peut pas aller à sa rencontre. «Un élève victime de violence psychologique ne peut pas s'en sortir seul. On ne peut pas se battre contre plusieurs personnes en même temps. Pour un adulte, c'est très difficile», précise Valérie Feld, directeur de Jeunes violences écoute.

“On ne sait jamais ce qui pousse les autres à nous exclure.”

NUMÉROS D'URGENCE

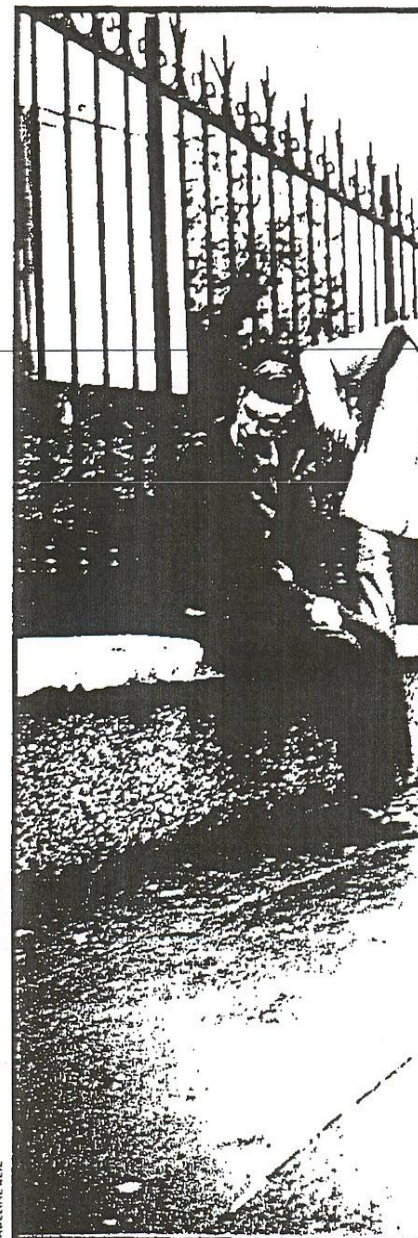
- Jeunes violences écoute : 0 800 20 22 23. Appel gratuit et anonyme. Au bout du fil, une équipe de juristes, de médecins et de psychologues scolaires se charge de donner des conseils, aux victimes de violences, mais aussi de les aiguiller vers des services médico-légaux.
- Fil santé jeunes : 800 235 236. Appel gratuit et anonyme. En ligne, un médecin, un psy ou un éducateur spécialisé... Site web : www.filsantejeunes.com
- SOS viols : 0 800 05 95 95. Appel gratuit et anonyme.
- SOS homophobie : 0 810 10 81 35. Appel anonyme au prix d'un appel local. Site web : www.sos-homophobie.org

disent : «Euh... désolé, mais la place est prise.» En cours, si le prof nous interroge, les autres nous attendent au tournant : au moindre faux pas, ils ne feront pas de cadeaux. Alors, évidemment, on stresse, on bafouille, on a l'impression d'être complètement paralysé. Le prof est persuadé que l'on est devenu le roi de la glande. Pourtant, il sait bien que, jusqu'ici, on était plutôt bon élève. On dirait qu'il est aveugle. Cela fait des mois que ça dure. Mais, là, on sent qu'au prochain steak, on va exploser...

LES CONSEILS DE SVJ

COMMENT RETROUVER L'ESTIME DE SOI

Myriam est enseignante dans un collège de Bordeaux. En 2003, un de ses élèves a littéralement pété les plombs pendant son cours. «Un de ses camarades lui a fait une remarque, il a pris une chaise et la lui a balancée à travers la figure. Pourtant, c'était vraiment un élève sans histoire.» Un élève sans histoire... ou presque. Cela faisait plusieurs semaines qu'il était devenu la tête de Turc de sa classe, jusqu'au jour où une parole, un geste de trop a suffi à changer notre pauvre victime en fou furieux. Bilan : quelques points de sutures pour l'un, une grosse dépression pour l'autre. «J'avais bien remarqué



ADELINE KELL